1re ANNÉE. Le 1er Octobre 1867. NUMÉRO 12.

LE

PROGRÈS SPIRITUALISTE

PARAIT DEUX FOIS PAR MOIS

Spiritisme, Magnétisme, Sciences et Arts

BUREAUX DE LA RÉDACTION : A PARIS, RUE VILLEDO, 13

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris & les Départements, 10 fr.
Étranger . . . . 12 fr.

ON S'ABONNE
A Paris, rue Villedo, 13;
A St-Amand-Mont-Rond (Cher),
chez M. Destenay, imprimeur.

Tout Ouvrage, dont il sera déposé deux exemplaires aux bureaux, sera annoncé et analysé.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie de DESTENAY.

AVIS

Tout Abonné qui désire assister à une des Soirées d'études données dans les salons de la rédaction, devra en faire la demande huit jours auparavant. — Mardi, jeudi et samedi de 1 heure à 6 heures.

AVIS

Les communications relatives à la spécialité du journal doivent être adressées aux bureaux de la rédaction où elles seront examinées, et, s'il y a lieu, insérées à tour de rôle.

M. A. Pezzani et ses existences de l'âme

(Suite)

M. Pezzani se fait fort de *réduire à merci*, et *en peu de mots, les gens* qui prétendent qu'on peut s'améliorer progressivement dans les mondes spirituels sans avoir à se réincarner.

Dès le milieu de la page 468, et à partir de: *Croirait-on...*, il noircit 26 lignes, bien comptées, pour dire...... quoi?

1° Que ces gens sont téméraires, inconséquents, illogiques;

2° Que *leur grand cheval de bataille* sort des écuries *Astrales* de Saint-Martin; assertion erronée, attendu que nous nous méfions de tout illuminé, illuminé on ne sait jamais par qui;

3° Enfin, qu'il faut être aveugle pour ne pas voir que là-haut les âmes resteraient éternellement stationnaires.

Total: de gros mots, une accusation de plagiat, et la simple affirmation de ce qu'il fallait prouver.

Nous défions M. Pezzani de nier ce bilan, et de prouver que saint Martin était réincarniste.

Selon saint Martin, la vie de notre âme, une en principe, se manifeste *successivement* dans les quatre phases ci-après:

1re phase, dans le Ciel, à l'état d'Esprit heureux;

2e phase, sur terre, à l'état d'âme incarnée, en pénitence;

3e phase, dans la région *Astrale*, à l'état d'âme désincarnée, mais encore coupable se purifiant;

4e phase, dans le Ciel, à l'état d'âme purifiée, c'est-à-dire, à son ancien état d'Esprit heureux.

Arrivés dans la région *Astrale*, 3e phase, — 1er relais. Nous soldons nos dettes terrestres; après quoi, nous prenons de nouveaux chevaux, frais et *en état de nous conduire* PLUS LOIN...., mais non EN ARRIÈRE, à la Réincarnation, comme M. Pezzani voudrait nous le faire croire, p. 468.

Nulle part, saint Martin n'a fait allusion à une chute d'Icare, au Réincarnisme. De son temps, le vent soufflait dans une autre direction polaire.

Nous savons que les mystiques ardents, saint Martin comme notre auteur et son école, ne se gênent guère pour torturer même les textes dits sacrés, afin de les adapter aux besoins de leurs théories. Mais nul polémiste, s'il respecte ses lecteurs, n'osera dénaturer la pensée capitale d'une doctrine imprimée d'hier, quelle qu'en soit la portée.

Or, M. Pezzani s'est permis cette incartade, aux p. 279 et 468 de ses *existences de l'âme*.

Fermons la parenthèse, et suivons notre auteur. Il continue en ces termes, p. 469:

« Nos adversaires ne se tiennent pas pour battus et « persistent dans leurs faux raisonnements. C'est vrai, « avouent-ils; mais, dans le monde spirituel, on peut « faire des œuvres louables et méritantes. — Nous ne le « nions pas.... »

Nous défions M. Pezzani de citer un seul non-réincarniste lui ayant répondu: *C'est vrai*.

A qui ferez-vous croire que, dans une lutte pareille, votre adversaire se contente d'affirmations hasardées de votre *hors le Réincarnisme point de salut*?

Il nous faut des preuves. En les attendant, voyons si, avant de nous dire inconséquents et illogiques, vous avez su éviter les morsures de vos sanglantes épithètes:

(P. 469, ligne 14), *vous ne niez pas* que l'âme puisse faire dans le monde spirituel des œuvres *louables et méritantes*.

Or, dix lignes plus haut, notez bien, dix lignes plus haut, vous affirmez que, si elle ne se réincarnait pas, l'âme resterait éternellement *sans mérites nouveaux*.

Voilà donc cette école qui se dit vierge d'inconséquence, d'illogismes évidents, et qui veut que,

Dans le monde spirituel, l'âme reste éternellement *sans mérites nouveaux*, tout en faisant des *œuvres méritantes!*

« Il est évident, poursuit l'auteur, que Dieu a non-« seulement des humanités à élaborer (*sic*), mais qu'il a « surtout des humanités matérielles à former, et quel-« quefois à redresser. »

S'il a vraiment tant à faire, et tout seul, nous compre-

L'ENVOUTEMENT

(Suite)

Et comme le président tardait à répondre, il ajouta de lui-même dans un certain désordre d'esprit:

— Ce Jean-Pierre, par exemple, qui a été condamné.

— Oh! fit le président, ceux qui sont morts sont bien morts. Ce ne sont pas ceux-là qui me tourmentent. Non, celle qui s'acharne contre moi est vivante encore, et elle me tuera.

— Qui est-ce donc?

— C'est Guilda, celle qu'on appelle la sorcière. Au moment où je souffre tant, c'est elle que je vois pleine d'imprécations et dirigeant contre moi sa vengeance.

— Bah! fit le jeune magistrat, qui ne crut plus qu'à une simple hallucination chez son père, s'il ne s'agit que de cette femme-là, je vous en débarrasserai bientôt. Et dès demain, vous irez mieux, je vous le promets.

Toute la journée du lendemain, il eut pour son père de petits gestes d'encouragement et d'espoir. Le président, dont l'intelligence était affaiblie, souriait à son fils et se trouvait plus valide. Le substitut en tirait un bon augure. A vrai dire, il n'admettait pas que Guilda put être pour quelque chose dans la maladie du président. Puis une sorcière n'effraye pas un jeune magistrat qui débute avec une confiance absolue et naïve dans le respect dû à la loi, et dans sa propre importance. En supposant que la bohémienne se livrât, ce qui était possible, à quelques jongleries, il l'intimiderait aisément, l'amènerait à M. d'Oncières, et celui-ci serait vite et radicalement guéri quand il verrait humble et soumise en sa présence celle qu'il considérait comme un formidable ennemi.

Le soir, vers dix heures, le jeune homme s'achemina vers le logis de Guilda. La nuit était belle, mais sombre et silencieuse, et le murmure des eaux de la Seine se mêlait au bruissement de l'air dans les arbres.

Tout en marchant, Alfred d'Oncières se défendait mal de certaines idées superstitieuses. Il se rappelait, malgré lui, les récits fantastiques qui bercent souvent notre enfance, et dont les lointaines impressions se réveillent et grandissent parfois tout d'un coup dans la solitude.

Aussi, au lieu de frapper à la masure de Guilda, il appliqua d'abord son œil à la fente du volet. Cette fente, élargie et dégradée par la pluie, laissait passer un rayon de lumière. Il ne vit Guilda que de dos, tournée vers un angle de la salle, les mains tour à tour jointes et étendues, et le corps agité de frissons. Elle parlait ou priait.

Après l'avoir observée quelques instants sans pouvoir se rendre compte de ce qu'elle faisait, le jeune homme frappa plusieurs coups à la porte. Ne recevant pas de réponse, il leva le loquet et entra.

Depuis que la pauvre femme n'était plus que Guilda la sorcière, elle se savait assez protégée par la crainte qu'elle inspirait et ne s'enfermait plus. Elle ne bougea point, et ne parut pas s'apercevoir de la présence d'un étranger.

Guilda était en effet accroupie devant un escabeau sur lequel se dressait, haute environ d'un pied, une figurine en terre glaise grossièrement modelée.

Le jeune homme regarda cette figure, et ne put se tromper à la ressemblance fruste, mais gauchement réelle qu'elle avait avec le président. L'œuvre, pour ainsi dire pétrie sous ses doigts haineux et crispés, avait un aspect bizarre, tourmenté, douloureux.

C'était bien le président d'Oncières, maigre, voûté, dont les traits empruntaient à la terre verdâtre une apparence horriblement naïve de terreur hébétée et vertigineuse. Une longue épingle à tricoter était fichée dans la poitrine à l'endroit du cœur et s'y tenait horizontale.

CAUSERIE

Un médium guérisseur.

Au moment où la presse parisienne s'occupe du zouave Jacob, il est bon d'en parler aussi à notre tour. Comme cela arrive toujours, la moitié parle en sa faveur, l'autre moitié cherche à le nier; mais les faits sont là, et à moins d'agir avec la plus mauvaise foi, d'être l'injustice personnifiée, on ne peut pas dire que *ce qui est n'est pas*. M. Jacob est un médium doué d'une faculté presque divine; il guérit sans savoir comment ni pourquoi; il GUÉRIT, c'est tout ce qu'il sait. Les personnes qui sont contrariées d'entendre parler de ce qui est bien et sort de l'ordinaire s'étonnent de ce que la loi le laisse agir librement. Elles seront heureuses si un jour il est frappé d'interdiction.

Pour l'édification de quelques lecteurs, je vais donner un ou deux passages d'un article de M. A. Kardec, intitulé *De la médiumnité guérissante;* elles sauront ce que c'est :

« La médiumnité guérissante s'exerce par l'action directe du médium sur le malade, à l'aide d'une sorte de magnétisation de fait ou de pensée.

« Qui dit *médium* dit *intermédiaire*. Il y a cette différence entre le magnétiseur proprement dit et le médium guérisseur, que le premier magnétise avec son fluide personnel, et le second avec le fluide des Esprits, auquel il sert de conducteur. Le magnétisme produit par le fluide de l'homme est le *magnétisme humain;* celui qui provient du fluide des Esprits est le *magnétisme spirituel*.

« Le fluide magnétique a donc deux sources bien distinctes, les Esprits incarnés et les Esprits désincarnés. Cette différence d'origine en produit une très-grande dans la qualité du fluide et dans ses effets.

« Le fluide humain est toujours plus ou moins imprégné des impuretés *physiques et morales* de l'incarné; celui des bons Esprits est nécessairement plus pur et, par cela même, a des propriétés plus actives qui amènent une guérison plus prompte. Mais, en passant par l'intermédiaire de l'incarné, il peut s'altérer comme une eau limpide en passant par un vase impur, comme tout remède s'altère s'il a séjourné dans un vase malpropre, et perdre en partie ses propriétés bienfaisantes. De là, pour tout véritable médium guérisseur, la nécessité *absolue* de travailler à son épuration, c'est-à-dire à son amélioration morale, selon ce principe vulgaire : nettoyez le vase avant de vous en servir, si vous voulez avoir quelque chose de bon. Cela seul suffit pour montrer que le premier venu ne saurait être médium guérisseur, dans la véritable acception du mot.

« Le fluide spirituel est d'autant plus épuré et bienfaisant que l'Esprit qui le fournit est lui-même plus pur et plus dégagé de la matière. On conçoit que celui des Esprits inférieurs doit se rapprocher de celui de l'homme et peut avoir des propriétés *malfaisantes*, si l'Esprit est impur et animé de mauvaises intentions.

« Le médium guérisseur reçoit l'influx fluidique de l'Esprit tandis que le magnétiseur puise tout en lui-même. Mais les médiums guérisseurs, dans la stricte acception du mot, c'est-à-dire ceux dont la personnalité s'efface complètement devant l'action spirituelle, sont extrêmement rares, parce que cette faculté, élevée au plus haut degré, requiert un ensemble de qualités morales que l'on trouve rarement sur la terre; ceux-là seulement peuvent obtenir, par l'imposition des mains, ces guérisons instantanées qui nous semblent prodigieuses; bien peu de personnes peuvent prétendre à cette faveur. L'orgueil et l'égoïsme étant les principales sources des imperfections humaines, il en résulte que ceux qui se vantent de posséder ce don, qui vont partout prônant les cures merveilleuses qu'ils ont faites, ou qu'ils disent avoir faites, qui cherchent la gloire, la réputation ou le profit, sont dans les plus mauvaises conditions pour l'obtenir, car cette faculté est le privilége *exclusif de la modestie, de l'humilité, du dévoûment et du désintéressement*. Jésus disait à ceux qu'il avait guéri : Allez rendre grâces à Dieu et ne le dites à personne.

« Comme il est donné à tout le monde de faire appel aux bons Esprits, de prier et de *vouloir* le bien, il suffit souvent d'imposer les mains sur une douleur pour la calmer; c'est ce que peut faire tout individu, s'il y apporte la foi, la ferveur, la volonté et la confiance en Dieu. Il est à remarquer que la plupart des médiums guérisseurs inconscients, ceux qui ne se rendent aucun compte de leur faculté, et que l'on rencontre parfois dans les conditions les plus humbles, et chez des gens privés de toute instruction, recommandent la prière, et s'aident eux-mêmes en priant. Seulement, leur ignorance leur fait croire à l'influence de telle ou telle formule; quelquefois même ils y mêlent des pratiques évidemment superstitieuses dont il faut faire le cas qu'elles méritent.

« Mais de ce que l'on aura obtenu une fois, ou même plusieurs fois, des résultats satisfaisants, il serait téméraire de se donner comme médium guérisseur, et d'en conclure qu'on peut vaincre toute espèce de mal. L'expérience prouve que, dans l'acception restreinte du mot, parmi les mieux doués, il n'y a pas de médiums guérisseurs universels. Tel aura rendu la santé à un malade qui ne produira rien sur un autre; tel aura guéri un mal chez un individu, qui ne guérira pas le même mal une autre fois, sur la même personne ou sur une autre; tel enfin aura la faculté aujourd'hui, qui ne l'aura plus demain, et pourra la recouvrer plus tard, selon les affinités ou les conditions fluidiques où il se trouve.

« La médiumnité guérissante est une *aptitude*, comme tous les genres de médiumnité, inhérente à l'individu, mais le résultat effectif de cette aptitude est indépendant de sa volonté. Elle se développe incontestablement par l'exercice, et surtout par la pratique du bien et de la charité; mais comme elle ne saurait avoir la fixité, ni la ponctualité d'un talent acquis par l'étude, et dont on est toujours maître, elle ne saurait devenir une profession. Ce serait donc abusivement qu'une personne s'afficherait devant le public comme médium guérisseur. Ces réflexions ne s'appliquent point aux magnétiseurs, parce que la puissance est en eux, et qu'ils sont libres d'en disposer. »

Ailleurs, il dit encore dans un autre article :

« Nous ferons observer que la médiumnité guérissante ne s'est point encore présentée, à notre connaissance, avec des caractères de généralité et d'universalité, mais au contraire restreinte comme application, c'est-à-dire que le médium a une action plus puissante sur certains individus que sur d'autres, et ne guérit pas toutes les maladies. On comprend qu'il en doit être ainsi lorsque l'on connait le rôle capital que jouent les affinités fluidiques dans tous les phénomènes de médianimité. Quelques personnes même n'en jouissent qu'accidentellement et pour un cas déterminé. Ce serait donc une erreur de croire que parce qu'on a obtenu une guérison, même difficile, on peut les obtenir toutes, par la raison que le fluide propre de certains malades est réfractaire au fluide du médium; la guérison est d'autant plus facile que l'assimilation des fluides s'opère naturellement. Aussi est-on surpris de voir quelquefois des personnes frêles et délicates exercer une action puissante sur des individus forts et robustes. C'est qu'alors ces personnes sont de bons conducteurs du fluide spirituel, tandis que des hommes vigoureux peuvent être de très-mauvais conducteurs. Ils n'ont que leur fluide personnel, fluide humain qui n'a jamais la pureté et la puissance réparatrice du fluide épuré des bons Esprits. »

H^me^ HUET.

MÉTÉOROLOGIE.

Une lettre adressée du village de Boutourlinovka (gouvernement de Voronége) au *Journal de Voronége*, contient le récit du curieux phénomène météorologique suivant :

Un peu après minuit, dans la nuit du 13 au 14 novembre, une croix, formée par des étoiles et brillant d'un éclat extraordinaire, est apparue dans le ciel du côté de l'orient. Autour de cette croix on voyait un cercle brisé, dans lequel on a remarqué un grand nombre d'étoiles filantes. Deux de ces étoiles était particulièrement remarquables. Venues de deux côtés opposés, l'une de l'orient et l'autre de l'occident, elles se sont rencontrées dans ce cercle, et le choc a produit une explosion. Le cercle et la croix sont ensuite devenus moins visibles, puis ont disparu entièrement. Ensuite a commencé une véritable pluie d'étoiles filantes tombant dans différentes directions.

La chenille se souvient-elle de l'œuf, la chrysalide se souvient-elle de la chenille, le papillon se souvient-il de la chrysalide, et enfin pour accomplir le cercle des métamorphoses, l'œuf se souvient-il du papillon? hélas! ce n'est pas probable; Dieu n'a pas voulu donner à l'homme cet orgueil de se souvenir, ne l'ayant pas donné aux animaux. Du moment que l'homme se souviendrait de ce qu'il était avant d'être homme, l'homme serait immortel.

A. DUMAS.

Le *Courrier de l'Isère* a donné de curieux renseignements au sujet du mouvement des terres à Saint-Ismier : « Le glissement de terrain à Saint-Ismier, dont nous avons entretenu nos lecteurs, n'a pas discontinué, seulement le mouvement est plus lent, tout au moins pour la portion compacte des terres; quant à l'autre portion, celle qui est plus délayée, elle continue à couler comme une lave, à s'accumuler dans les cavités du torrent, pour se déverser ensuite sur les terres et au milieu du hameau de Rozat, entraînant toujours un nombre considérable de blocs de pierre.

« On évalue à deux millions et demi le nombre de mètres cubes de terrain en mouvement. L'affaissement de cette masse continue insensiblement, et le pied de la montagne se dénude peu à peu; des amas d'eau provenant des cascades se sont formés en deux endroits et pénètrent le sol, en sorte qu'il est impossible de prévoir au bout de quel temps cet accident cessera.

« Un phénomène aussi extraordinaire et surtout aussi persistant ne peut être dû évidemment qu'à une poussée énorme exercée par les eaux souterraines. Va-t-il s'échapper de là un cours d'eau dont jusqu'alors on n'aurait pas soupçonné l'existence? Nul ne sait.

« En attendant, un nombre considérable de curieux affluent tous les jours de Grenoble et des divers points de la vallée. L'administration des ponts et chaussées tient constamment des agents sur les lieux, pour surveiller la marche du terrain et diriger la construction des barrages qui protégent les maisons; néanmoins plusieurs sont envahies ou fortement menacées, et les propriétaires ont dû déménager. »

YRAM.

Le Rédacteur en chef : HONORINE HUET.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie de DESTENAY.

1re Année. Le 1er Octobre 1867. Numéro 12.

LE

PROGRÈS SPIRITUALISTE

PARAIT DEUX FOIS PAR MOIS

Spiritisme, Magnétisme, Sciences et Arts

Bureaux de la Rédaction : A Paris, rue Villedo, 13

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris & les Départements, 10 fr.
Étranger . . . . 12 fr.

ON S'ABONNE
A Paris, rue Villedo, 13 ;
A St-Amand-Mont-Rond (Cher), chez M. Destenay, imprimeur.

Tout Ouvrage, dont il sera déposé deux exemplaires aux bureaux, sera annoncé et analysé.

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris & les Départements, 10 fr.
Étranger . . . . 12 fr.

ON S'ABONNE
A Paris, rue Villedo, 13;
A St-Amand-Mont-Rond (Cher), chez M. Destenay, imprimeur.

Tout Ouvrage, dont il sera déposé deux exemplaires aux bureaux, sera annoncé et analysé.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie de Destenay.

AVIS

Tout Abonné qui désire assister à une des Soirées d'études données dans les salons de la rédaction, devra en faire la demande huit jours auparavant. — Mardi, jeudi et samedi de 1 heure à 6 heures.

AVIS

Les communications relatives à la spécialité du journal doivent être adressées aux bureaux de la rédaction où elles seront examinées, et, s'il y a lieu, insérées à tour de rôle.

M. A. Pezzani et ses existences de l'âme

(Suite)

M. Pezzani se fait fort de *réduire à merci,* et *en peu de mots, les gens* qui prétendent qu'on peut s'améliorer progressivement dans les mondes spirituels sans avoir à se réincarner.

Dès le milieu de la page 468, et à partir de: *Croirait-on...*, il noircit 26 lignes, bien comptées, pour dire...... quoi?

1° Que ces gens sont téméraires, inconséquents, illogiques;

2° Que *leur grand cheval de bataille* sort des écuries *Astrales* de Saint-Martin ; assertion erronée, attendu que nous nous méfions de tout illuminé, illuminé on ne sait jamais par qui ;

3° Enfin, qu'il faut être aveugle pour ne pas voir que là-haut les âmes resteraient éternellement stationnaires.

Total : de gros mots, une accusation de plagiat, et la simple affirmation de ce qu'il fallait prouver.

Nous défions M. Pezzani de nier ce bilan, et de prouver que saint Martin était réincarniste.

Selon saint Martin, la vie de notre âme, une en principe, se manifeste *successivement* dans les quatre phases ci-après :

1re phase, dans le Ciel, à l'état d'Esprit heureux ;

2e phase, sur terre, à l'état d'âme incarnée, en pénitence ;

3e phase, dans la région *Astrale,* à l'état d'âme désincarnée, mais encore coupable se purifiant ;

4e phase, dans le Ciel, à l'état d'âme purifiée, c'est-à-dire, à son ancien état d'Esprit heureux.

Arrivés dans la région *Astrale,* 3e phase, — 1er relais. Nous soldons nos dettes terrestres ; après quoi, nous prenons de nouveaux chevaux, frais et *en état de nous conduire* PLUS LOIN!..., mais non EN ARRIÈRE, à la Réincarnation, comme M. Pezzani voudrait nous le faire croire, p. 468.

Nulle part, saint Martin n'a fait allusion à une chute d'Icare, au Réincarnisme. De son temps, le vent soufflait dans une autre direction polaire.

Nous savons que les mystiques ardents, saint Martin comme notre auteur et son école, ne se gênent guère pour torturer même les textes dits sacrés, afin de les adapter aux besoins de leurs théories. Mais nul polémiste, s'il respecte ses lecteurs, n'osera dénaturer la pensée capitale d'une doctrine imprimée d'hier, quelle qu'en soit la portée.

Or, M. Pezzani s'est permis cette incartade, aux p. 279 et 468 de ses *existences de l'âme.*

Fermons la parenthèse, et suivons notre auteur. Il continue en ces termes, p. 469 :

« Nos adversaires ne se tiennent pas pour battus et « persistent dans leurs faux raisonnements. C'est vrai, « avouent-ils ; mais, dans le monde spirituel, on peut « faire des œuvres louables et méritantes. — Nous ne le « nions pas.... »

Nous défions M. Pezzani de citer un seul non-réincarniste lui ayant répondu : *C'est vrai.*

A qui ferez-vous croire que, dans une lutte pareille, votre adversaire se contente d'affirmations hasardées de votre *hors le Réincarnisme point de salut* ?

Il nous faut des preuves. En les attendant, voyons si, avant de nous dire inconséquents et illogiques, vous avez su éviter les morsures de vos sanglantes épithètes :

(P. 469, ligne 14), *vous ne niez pas* que l'âme puisse faire dans le monde spirituel des œuvres *louables et méritantes.*

Or, dix lignes plus haut, notez bien, dix lignes plus haut, vous affirmez que, si elle ne se réincarnait pas, l'âme resterait éternellement *sans mérites nouveaux.*

Voilà donc cette école qui se dit vierge d'inconséquence, d'illogismes évidents, et qui veut que,

Dans le monde spirituel, l'âme reste éternellement *sans mérites nouveaux,* tout en faisant des *œuvres méritantes !*

« Il est évident, poursuit l'auteur, que Dieu a non-« seulement des humanités à élaborer (*sic*), mais qu'il a « surtout des humanités matérielles à former, et quel-« quefois à redresser. »

S'il a vraiment tant à faire, et tout seul, nous compre-

L'ENVOUTEMENT

(Suite)

Et comme le président tardait à répondre, il ajouta de lui-même dans un certain désordre d'esprit :

— Ce Jean-Pierre, par exemple, qui a été condamné.

— Oh! fit le président, ceux qui sont morts sont bien morts. Ce ne sont pas ceux-là qui me tourmentent. Non, celle qui s'acharne contre moi est vivante encore, et elle me tuera.

— Qui est-ce donc?

— C'est Guilda, celle qu'on appelle la sorcière. Au moment où je souffre tant, c'est elle que je vois pleine d'imprécations et dirigeant contre moi sa vengeance.

— Bah! fit le jeune magistrat, qui ne crut plus qu'à une simple hallucination chez son père, s'il ne s'agit que de cette femme-là, je vous en débarrasserai bientôt. Et dès demain, vous irez mieux, je vous le promets.

Toute la journée du lendemain, il eut pour son père de petits gestes d'encouragement et d'espoir. Le président, dont l'intelligence était affaiblie, souriait à son fils et se trouvait plus valide. Le substitut en tirait un bon augure. A vrai dire, il n'admettait pas que Guilda put être pour quelque chose dans la maladie du président. Puis une sorcière n'effraye pas un jeune magistrat qui débute avec une confiance absolue et naïve dans le respect dû à la loi, et dans sa propre importance. En supposant que la bohémienne se livrât, ce qui était possible, à quelques jongleries, il l'intimiderait aisément, l'amènerait à M. d'Oncières, et celui-ci serait vite et radicalement guéri quand il verrait humble et soumise en sa présence celle qu'il considérait comme un formidable ennemi.

Le soir, vers dix heures, le jeune homme s'achemina vers le logis de Guilda. La nuit était belle, mais sombre et silencieuse, et le murmure des eaux de la Seine se mêlait au bruissement de l'air dans les arbres.

Tout en marchant, Alfred d'Oncières se défendait mal de certaines idées superstitieuses. Il se rappelait, malgré lui, les récits fantastiques qui bercent souvent notre enfance, et dont les lointaines impressions se réveillent et grandissent parfois tout d'un coup dans la solitude.

Aussi, au lieu de frapper à la masure de Guilda, il appliqua d'abord son œil à la fente du volet. Cette fente, élargie et dégradée par la pluie, laissait passer un rayon de lumière. Il ne vit Guilda que de dos, tournée vers un angle de la salle, les mains tour à tour jointes et étendues, et le corps agité de frissons. Elle parlait ou priait.

Après l'avoir observée quelques instants sans pouvoir se rendre compte de ce qu'elle faisait, le jeune homme frappa plusieurs coups à la porte. Ne recevant pas de réponse, il leva le loquet et entra.

Depuis que la pauvre femme n'était plus que Guilda la sorcière, elle se savait assez protégée par la crainte qu'elle inspirait et ne s'enfermait plus. Elle ne bougea point, et ne parut pas s'apercevoir de la présence d'un étranger.

Guilda était en effet accroupie devant un escabeau sur lequel se dressait haute environ d'un pied, une figurine en terre glaise grossièrement modelée.

Le jeune homme regarda cette figure, et ne put se tromper à la ressemblance fruste, mais gauchement réelle qu'elle avait avec le président. L'œuvre, pour ainsi dire pétrie sous ses doigts haineux et crispés, avait un aspect bizarre, tourmenté, douloureux.

C'était bien le président d'Oncières, maigre, voûté, dont les traits empruntaient à la terre verdâtre une apparence horriblement naïve de terreur hébétée et vertigineuse. Une longue épingle à tricoter était fichée dans la poitrine à l'endroit du cœur et s'y tenait horizontale.

nons qu'un peu plus de besogne serait au-dessus de ses forces; car,

« Si la pluralité des existences (terrestres) n'était pas « vraie pour les âmes pécheresses, il s'en suivrait que « la Providence ne pourrait employer que des âmes « neuves; or voit-on (*sic*) les inconvénients, disons le « mot, l'absurdité d'une pareille supposition? »

Absurdité, c'est bien le mot: employer toujours des âmes neuves et toujours des âmes neuves, il est évident que le fonds de réserve s'épuiserait tôt ou tard, et que la Création éprouverait un temps d'arrêt. Dès les toutes premières humanités qu'Il a voulu former, Dieu a nécessairement dû employer des âmes neuves, faute d'autres, c'est évident; mais est-il également évident, qu'une fois le monde spirituel peuplé d'âmes désincarnées, Dieu ait changé de système?

« Mais lisez-donc la suite! direz-vous; — très-volon« tiers: Des âmes neuves, lorsqu'il faudrait des âmes « exercées par leurs précédents labeurs endurés dans les « mondes de même dégré, inférieurs ou supérieurs (*sic*), « et dont l'expérience acquise se trouverait, quoique « latente, dans les nouveaux actes exigés d'elles! »

De quel dégré étaient les premiers mondes humanitaires? Etaient-ce des Éden? En ce cas, vos *âmes neuves* y étaient bien placées; mais alors, que deviennent vos Lois de Création graduée, de Progrès successif, d'Avancement bien gagné? Vous refusez à Dieu le droit de créer tout d'un coup un Esprit pur, et vous lui permettriez de créer d'emblée un monde matériel supérieur? Qu'ont fait ces âmes *neuves*, c'est-à-dire *sans épreuves, sans mérites, sans œuvre d'aucune sorte, pour que Dieu substitue*, en leur faveur, *l'arbitraire* momentané *à sa Justice* éternelle? (Bardes druidiques, p. 145.)

Si, au contraire, ces premiers mondes habités étaient *inférieurs*, pourquoi y avoir placé des âmes neuves, c'est-à-dire, *non exercées par de précédents labeurs*, etc.?

Vous le voyez, des deux côtés votre système prête singulièrement le flanc aux attaques de M. Dexan.

Selon vous (Pluralité des Existences, p. 422): *Le problème de notre origine nous est caché*. Il l'est si peu, que de tout temps il s'est imposé lui-même à tous les penseurs, à vous entre autres. Faut-il enregistrer cette nouvelle inconséquence? De toutes les solutions proposées, quelle est la vraie? Est-ce la vôtre?

« Avant de venir sur terre, l'âme préexistait dans un « monde quelconque (p. 422).

« Avant ses manifestations elle était une simple essence (p. 424). »

Cela veut-il dire: Avant d'être âme, l'âme était essence? Essence de quoi! de qui? quel sens donner au mot *simple*?

Entre cette essence et votre monade à l'état initial, existe-t-il ou non, une différence à noter?

Supposons qu'il y ait synonymie parfaite; alors cette simple essence possède le mouvement et la vie; elle a en germe l'âme, cette âme se distingue de toutes ses sœurs par son génie particulier, par son *Awen*..., comment dire? par le plus ou le moins de virtualité qui l'attache spécialement à l'un ou à plusieurs des attributs infinis de son Créateur (Bardes druidiques, p. 143 et 153).

Mais qu'est-ce que tout cela nous explique?

A son état initial, votre essence ou monade n'avait-elle que mouvement et vie? Qu'entendre ici par *mouvement*, par *vie*? en excluez-vous l'intelligence, l'idée du *moi?*

Y a-t-il *mouvement* sans *vie*, et réciproquement *vie* sans *mouvement*?

Dans tous les cas, cette essence a l'âme en germe: Qu'est-ce qu'une âme en germe! Les facultés de cette âme sont-elles aussi en germe dans le germe de l'âme qui germe dans une simple essence?

Sortons, sortons de ce cahos, et passons à l'âme qui a primitivement habité un monde *quelconque*. C'est encore bien vague! Ce monde était-il spirituel, ou non?

Votre réponse est négative, nous le savons. Comme le barde Taliésin, que vous citez, votre entité a pu être minérale, puis végétale, puis vipère, puis couleuvre, puis éléphant, puis lion, puis chien et mouton (confiés) à l'éducation d'hommes qui vous ont communiqué une partie de leur intelligence et de leur vie... (B. d. p. 139).

Vous n'aviez donc reçu, lors de votre *incohation primitire*, ni assez d'intelligence ni surtout assez de vie?

Quel progrès votre monade a-t-elle pu faire en passant de l'état vipère à l'état couleuvre? Nos toxicographes auraient-ils vécu, par hasard, et commencé leurs études sur les poisons à l'état d'affreux reptiles?

Par quelles œuvres méritantes votre monade-serpent a-t-elle pu sauter à l'état de monade-éléphant? Pourquoi, de chien de berger êtes-vous devenu mouton? Aviez-vous laissé croquer, par quelque monade-loup, les brebis confiées à votre garde? Qu'aurions-nous appris à l'état de mouton? A brouter sans doute, puis à nous laisser tondre.

Ainsi une monade-mouton peut, franchissant l'état de monade-chimpanzé, arriver à l'état d'âme ou monade humqeet pe Il eeut neffs.ie'n à l'école des singes notre exmouton aurait peu gagné, sinon en méchanceté, du moins en fait de bonnes mœurs. Enfin, vous voilà fait homme, *vôtre essence, destinée à graviter infiniment vers le meilleur*, a parcouru tous ou presque tous les échelons de *cette échelle immense que tous les êtres composent, et sur laquelle ils se rangent et se meuvent tour-à-tour* (p. 66).

Sans conteste, vous avez bien mérité votre avancement; vous le devez à des milliards d'années toutes d'abjection et de douleurs. Eh bien! malgré ces longs et magnifiques états de service, vous prétendez avoir commencé votre existence humanitaire dans l'un des mondes les plus inférieurs, les plus diaboliquement peuplés?

Le barde Taliésin l'a dit! et qu'est-ce que cela prouve? Si les désincarnés qui ont dicté le *Livre des Esprits*, ne sont, à votre avis, et à celui de bien d'autres, que de médiocres pédagogues; si l'Esprit de Vérité lui-même et ses collaborateurs ne sont pas compétents pour dire ce qui s'est passé dans *Annwfn*, il faut que vous-même ayez déjà habité le monde supérieur de *Gwynfyd*, et connu personnellement le barde Messianique, pour nous affirmer qu'il était *homme spirituel, et qu'il a eu le droit* de célébrer en vers druidiques les métamorphoses de son passé (p. 140).

Et vous croyez avoir parlé *d'après le langage mathématique de la raison*? (p. 144).

Et parce que vous traitez de *colossale erreur* ce qu'il y a peut-être de moins contestable dans le *Livre des Esprits;* parce que vous malmenez amis et adversaires, nous devons croire à *la clarté rayonnante de votre synthèse*? (p. 138).

Qu'avons-nous à faire quand vous vous écriez:

« Soumettez notre synthèse si courte et si lucide au « criterium de votre raison. Dites, (parfait!) avez-vous « lu jamais quelque chose de plus imposant, de plus « logique, de plus lié? » (p. 149).

Eh bien, faisons de nouveau rayonner la clarté de votre synthèse sur vos *Bardes druidiques*: Dès la première page de la Préface, vous dites en parlant de Jean Reynaud:

« Voilà, sinon les expressions, du moins le sens fidèle « de ce que nous écrivait notre maître vénéré. »

Mais, à la page 150, nous lisons:

« Vient alors Jean Reynaud qui, connaissant peu Bal« lanche, et point du tout nos modestes travaux.... »

Point du tout! Est-ce croyable? Tous les deux, auteurs de grand mérite, adonnés au même genre d'études,

---

Guilda, dont les incantations étaient une espèce de mélopée plaintive alternée de sons gutturaux, ne quittait point des yeux la figurine, vers laquelle elle s'élançait par bonds et qu'elle couvait de ses regards ardents et de ses gestes de menace.

A la fin elle se souleva sur ses genoux, et, saisissant l'épingle de sa main droite, elle l'enfonça d'un millimètre peut-être dans la poitrine du président par un mouvement d'une précision instantanée et parfaite; puis elle-même raidit ses membres, et avec un long soupir de souffrance et de joie, tomba inanimée sur le sol.

Alfred d'Oncières avait suivi cette scène avec une stupeur voisine de l'effroi.

— Ah! du moins, s'écria-t-il, si elle le frappe, elle est aussi frappée.

Il eût voulu l'interroger, mais il la secoua inutilement, il ne tenait dans ses bras qu'un corps inerte. Alors il sortit en proie à une anxiété profonde, à ce trouble de l'âme et des sens que cause l'obsession d'un mauvais rêve. Il ne pouvait douter de ce qu'il avait vu.

Il avait assisté à cette criminelle opération des sorciers d'autrefois qu'on appelait l'*envoûtement*, et qui détermine à distance et dans un temps régulier la mort de la victime. Certes, à l'envisager en lui-même, ce meurtre, entrepris sur une image, n'était qu'une jonglerie puérile; mais les effets qu'il avait pu constater n'en était pas moins réels et terribles. Que faire? Telle était la question que le jeune magistrat se posait. Il pouvait faire jeter cette femme, comme tireuse de cartes, dans un dépôt de mendicité. Il est vrai qu'elle parlerait, qu'on ajouterait peut-être foi à ses paroles, et que cette histoire d'envoûtement courrait la ville. Un président envoûté en plein XIX[e] siècle, c'était à la fois ridicule et honteux pour la magistrature tout entière.

Le substitut en sentait le rouge lui monter à la figure. Il avait emporté avec lui la fatale statuette, et tachait de l'échauffer dans ses mains pour lui enlever toute forme reconnaissable; mais la terre glaise avait séché, résistait, et se brisait sous ses doigts. Il en jetait alors les morceaux çà et là dans la Seine avec une secrète horreur. Bien que le grand air l'eût un peu remis, il avait à peine conscience de ses actes. Loin d'être en état de s'arrêter à un parti, il eut en lui même besoin d'être conseillé. Machinalement il avait repris le chemin de la ville et de l'hôtel.

Il aperçut de la lumière aux fenêtres de son père et monta chez le président. Celui-ci, renversé dans son fauteuil, paraissait sortir d'une crise violente. Il se dressa sur ses pieds en voyant son fils, et le jeune homme demeura une minute interdit et tremblant. Il trouvait au président une ressemblance sinistre avec la figure de terre glaise.

— Eh bien! lui dit M. d'Oncières, ta visite a été inutile, car j'ai souffert ce soir plus encore que les autres jours.

Alfred n'osa point raconter ce dont il avait été témoin.

— Il faut prendre sur vous, mon père, et vous soigner, répondit-il d'un ton grave.

— Ah! tu vois bien, répliqua le président, que je suis malade, qu'on me poursuit, et que je n'ai point tort dans mon épouvante. Il s'approcha de son fils. — Cette femme avait-elle l'air bien méchant? fit-il avec angoisse. C'est que je sens qu'elle m'enfonce à petit coups un fer dans la poitrine, et qu'elle peut me tuer quand elle le voudra. Tiens, tu le crois comme moi, car tu es plus livide que je ne le suis. Quelle puissance infernale a-t-elle donc? dit l'infortuné vieillard en levant par un geste de prière ses deux mains vers le ciel.

Henri Rivière.

(*Revue des Deux-Mondes.*)

(La suite au prochain numéro).

vous étiez en correspondance, il était votre maître, et il n'a rien connu de vos écrits ?

Il nous reste donc à vous répondre que jamais on n'a rien lu de moins logique, de moins *lié*.

Toutefois nous reconnaissons que les *Bardes druidiques* renferment de nombreux et grands enseignements. On lit, par exemple, p. 66 :

« Il n'y a que des êtres, des âmes, des forces dans « l'être composé qu'on nomme matière : tout vit, tout « est animé plus ou moins : rien, absolument rien n'est « inerte. »

UN ANCIEN.

(La fin au prochain numéro.)

Souvenirs d'Entretiens Spirites.

Dans aucune circonstance de la vie, l'homme ne doit faire abstraction de son libre arbitre, ni de son intelligence. Il ne saurait accepter ce que sa raison déclare absurde. Jamais il ne doit jurer par la parole d'un autre. S'il est nécessaire que nous agissions ainsi dans nos rapports entre nous et quand nous avons tous les moyens de nous juger les uns les autres, combien plus impérieux est le besoin de réflexion dans nos rapports avec des Êtres dont les paroles seules nous parviennent, et que nous connaissons seulement par les opinions qu'ils nous communiquent. Aussi l'attention nous est-elle recommandée par ceux qui paraissent à beaucoup d'entre nous, manifester les idées les plus saines et les plus justes sur les points que nous sommes en état d'apprécier. Tous comprendront que nous devons toujours être sur nos gardes quand nous leur aurons dit que d'après ces mêmes interlocuteurs, véridiques suivant nous, la diversité des Etats est, *si ce n'est plus,* au moins aussi grande entre les Esprits qu'entre les hommes nos contemporains, habitants comme nous de la terre. C'est de cette diversité de valeur morale existant entre les Esprits que nous voulons aujourd'hui entretenir ceux qui veulent bien lire ce journal. *Ce sera le meilleur moyen de les porter à réfléchir sur ce que nous pourrons leur dire comme venant de la même origine, et de les engager à faire constamment usage de leurs facultés de connaître et de juger.*

DISTINCTION ENTRE LES ESPRITS.—Tous peuvent atteindre la même perfection. Ils y sont tous appelés. Transitoirement ils se trouvent à différents degrés d'avancement. Ce n'est pas à dire qu'une ligne absolue de démarcation puisse être tracée entre eux par rapport au degré d'avancement auquel ils sont parvenus. Nulle division n'est exacte et toute classification est arbitraire car nulle limite n'est réellement possible entre la série qui précède et celle qui suit. Ce n'est donc qu'avec ces restrictions que nous disons admettre trois grandes divisions ou trois ordres dans lesquels se rangent les Esprits.

Au bas de la montagne se trouvent les ignorants, ceux qui sont indifférents au bien ou qui subissent l'influence des mauvaises passions. Nous placerons ensuite ceux qui sont arrivés au milieu de la route et dont le bien est la préoccupation, et au haut les Esprits arrivés à la perfection, les purs Esprits.

Il y a entre les Esprits qui, pour nous, constituent la première catégorie, des différences considérables ; les mêmes que nous voyons ici-bas entre nous. Les uns sont à l'état primitif, c'est-à-dire simples et ignorants, ne font ni bien ni mal. Certains se plaisent à la malice plutôt qu'à la méchanceté. Ceux-ci trouvent leur plaisir à mystifier et à causer des petites contrariétés dont ils se rient ; mais il y en a aussi qui se plaisent au mal et cherchent les occasions de le faire.

Pour mériter d'appartenir à la seconde série il ne suffit pas que les Esprits aient le désir du bien, il faut qu'ils en aient plus ou moins la pratique selon leur degré d'avancement. Savants, sages ou bons, tous ont encore à progresser.

Quelques détails sur les Esprits que nous plaçons dans chacune de ces trois divisions et leurs subdivisions ne paraîtront pas inutiles.

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DES ESPRITS INFÉRIEURS.—Parmi eux nous trouverons à côté des simples et des ignorants les partisans de l'orgueil, de l'égoïsme et de toutes les passions. Les meilleurs ne font ni bien ni mal et par là même dénotent leur infériorité. Certains de ces Esprits peuvent manifester quelque développement de l'intelligence, mais leurs idées et leurs sentiments n'ont rien d'élevé.

Ils ont l'intuition de Dieu, mais ils ne le comprennent pas, quand, après leur séjour dans un monde corporel, délivrés des entraves de la chair, ils redeviennent Esprits libres, ils voient le bonheur des justes et jusqu'à ce qu'elle les excite au bien, cette vue est un tourment qui leur donne toutes les angoisses que peuvent produire l'envie et la jalousie.

I. *Esprits méchants.* — Sont tels les Esprits qui ont fait le mal ou se préoccupent de le faire, qui donnent des conseils perfides, soufflent la discorde et la défiance et s'ingénient à tromper. Ils s'attachent à ceux qui sont assez faibles pour céder à leurs suggestions. Ils seraient satisfaits de pouvoir retarder leur avancement et tentent de les faire échouer dans les épreuves qu'ils subissent.

Les peuples païens ont fait de ces Esprits des divinités malfaisantes. Les Juifs et les Chrétiens les ont désignés sous le nom de démons.

II. *Esprits légers.* — Ignorants, inconséquents et moqueurs; ces Esprits se plaisent à causer de petites peines et de petites joies, à faire des tracasseries, à induire malicieusement en erreur par des mystifications et des espiègleries. A cette classe appartiennent les Esprits vulgairement désignés sous les noms de follets, lutins, gnomes et farfadets.

III. *Esprits faux savants.* — Leurs connaissances peuvent être assez étendues, mais ils croient savoir plus qu'ils ne savent en réalité. Par-dessus tout se montrent la présomption, l'orgueil, la jalousie et l'entêtement dont ils n'ont pu se dépouiller.

IV. *Esprits perturbateurs.*—Ces Esprits manifestent souvent leur présence par des effets sensibles et physiques, tels que *les coups, le mouvement et le déplacement anormal des corps solides.* On reconnaît que ces phénomènes ne sont pas dûs à une cause fortuite et physique, *quand ils ont un caractère intentionnel et intelligent.* Tous les Esprits peuvent produire ces phénomènes, mais les Esprits élevés les laissent en général dans les attributions des Esprits subalternes se réservant de les employer eux-mêmes, selon les occasions, et dans un but de progrès.

Disons pour terminer à cet égard qu'il peut se rencontrer des Esprits qui ne sont ni assez mauvais pour faire le mal, ni assez bons pour pratiquer le bien ; ils penchent autant vers l'un que vers l'autre. Ils tiennent à la matière dont ils regrettent les joies grossières.

(A suivre.) H. HUET.

A Théophile Gautier.

Je viens de lire votre *Spirite.* C'est honteux de ma part de l'avoir fait si tard, mais enfin il n'est jamais *trop tard* pour bien faire. — J'ajoute ma lettre au nombre des quelques douzaines que vous avez reçues de tous les pays, lettres de félicitations exprimant chacune le bonheur que ressentent les croyants de vous voir dans leurs rangs. Moi, vous le savez — je ne vous félicite point sur votre croyance, — mais je vous félicite sur votre *intuition,* sur la manière dont vous avez rendu compte des manifestations spirites. Mais, direz-vous, j'ai lu presque tous les livres de spiritisme, j'ai pris quelques renseignements et j'ai écrit; rien n'était plus facile. — Je le sais, Monsieur, rien n'est difficile pour vous; dans votre *Avatar* vous parlez du magnétisme comme Mesmer lui-même; dans votre *Momie d'Égypte,* vous décrivez ce pays avec autant de fidélité que si vous y aviez passé dix années, et dans *Spirite* vous parlez du spiritisme tout comme V. Hugo. — Mais ici je me permets une réflexion — que je m'adresse à moi-même et non à vous. — En fait de magnétisme et de descriptions d'un pays, de ses mœurs et de ses coutumes, même datant de l'antiquité, on a des ouvrages dans lesquels on s'instruit. — On a des ouvrages spirites aussi où l'on puise les éléments de cette croyance; c'est juste. — Mais ce que l'on y puise pas c'est l'inspiration. Vous êtes poète et vous avez fait des romans; vous avez donc de l'inspiration. — Oui; mais pas celle-là, et je suis sûre, Monsieur, que ce livre que vous avez écrit de la sorte doit vous étonner vous-même. Vous devez faire comme votre héros, Guy de Malivert, vous devez vous demander quelle est cette histoire étrange, qui a pu vous la dicter?

Eh bien, Monsieur, dussiez-vous sauter d'indignation, ou rire comme un bon bourgeois, je vous dirai ma pensée : Je crois que cet ouvrage vous a été inspiré, il n'est pas tout à fait de vous. — Je suis le baron de Féroë, vous êtes le comte de Malivert; seulement vous n'êtes pas le privilégié, l'âme jumelle d'un Esprit qui vient vous révéler son amour céleste.

Tant mieux pour nous, pour la littérature, sans cela, comme le comte Guy, vous n'auriez qu'une pensée, celle de rejoindre votre bien-aimée, vous auriez la nostalgie du ciel et vous nous laisseriez. — Restez avec nous le plus longtemps possible.

Votre dévouée,

H^ne^ HUET.

15 septembre 1867.

UNE COMMUNICATION.

J'ai dit déjà comment il fallait s'y prendre pour savoir si l'on est médium : tenir un crayon dans ses doigts, poser la main sur le papier et attendre. Eh bien, lecteur, je ne veux pas vous donner moi-même une nouvelle leçon; je vais l'emprunter à *Spirite,* et l'auteur vous dira bien mieux que moi comment on pose la main, ce que l'on éprouve et les résultats de l'expérience médianimique.

Vous verrez presque avec les yeux du corps, tant la description est juste et naturelle, cette main d'Esprit qui vient se mouvoir sur les papiers; vous suivrez ses mouvements et vous serez tenté de prendre un crayon et de lui servir de secrétaire.

Je laisse la parole à l'auteur :

« Il plaça devant lui une feuille de papier créamlaid frappé au timbre sec d'un G et d'un M capricieusement enlacés, trempa dans l'encre une fine plume d'acier emmanchée d'un dard de porc-épic, et écrivit assez bas dans la marge pour diminuer la place de la littérature, ce mot triomphant : « Madame. »

« Là, il fit une pause et appuya sa joue sur la paume de sa main, sa faconde ne lui fournissant rien de plus. Pendant quelques minutes il resta ainsi le poignet en position, les doigts allongés sur la plume et la cervelle involontairement occupée d'idées contraires au sujet de sa lettre. Comme si, en attendant la phrase qui ne venait pas, le corps de Malivert se fut ennuyé, sa main, prise de fourmillement et d'impatiences, semblait vouloir se passer d'ordre pour accomplir sa tache. Les phalanges se détendaient et se repliaient comme pour tracer des caractères, et enfin Guy fut très-étonné d'avoir écrit absolument sans conscience neuf ou dix lignes qu'il lut et dont le sens était à peu près celui-ci :

« . . . . . Ah çà ! dit Malivert en frappant la table du poing lorsqu'il eut relu sa lettre, est-ce que je suis fou ou somnambule? L'étrange billet que voila! Cela ressemble à ces lithographies de Gavarni où l'on voit en même temps dans la légende la phrase écrite et la phrase pensée, le faux et le vrai. Seulement, ici le mot ne trompe pas. Ma main, que je voulais forcer à un joli petit mensonge social, ne s'y est pas prêtée, et contrairement à l'usage, l'idée sincère est dans la lettre.

« Guy regarda attentivement le billet et il lui sembla que le caractère de l'écriture n'était pas tout à fait le même qu'il employait d'habitude. Voilà, dit-il, un autographe qui serait contesté par les experts si ma littérature épistolaire en valait la peine. Comment diable cette bizarre transformation a-t-elle pu se faire? Je n'ai cependant ni fumé d'opium, ni mangé de haschich...

« Il la ramassa (la lettre), en défit les plis, et il remarqua, en l'examinant avec soin, que le caractère d'écriture de ces lignes ne ressemblait pas complètement au sien. On aurait dit une main impatiente qui n'aurait pu s'astreindre, dans un *fac simile*, à suivre exactement le modèle, et aurait mêlé aux lettres de l'original des jambages et des déliés de sa propre écriture. »

(Le comte, désirant communiquer de nouveau avec l'Esprit de Spirite, questionne le baron de Féroë).

(Spsrite) H. H.

PNEUMATOMAGNÉTISME

OU LES ESPRITS MAGNÉTISANT.

Dans son numéro de septembre, un journal spiritualiste anglais, le *Human nature* mentionne une cure peu ordinaire due au magnétisme direct des Esprits.

En août dernier, M. H.-D. Jencken était dans son château de Kilmorey en compagnie de sa femme, hémiplégique, de sa mère et du célèbre médium M. Home, dont les facultés médianimiques ont, à ce qu'il paraît, conservé toute leur puissance.

Le 8 août, un peu avant la nuit tombante, on était réuni dans le salon, avec une voisine de campagne, en visite, Mme Hennings.

Les jours précédents M. Jencken s'était constamment refusé à toute expérimentation médianimique; il craignait pour sa femme quelqu'impression morbide. Mais enfin sur les invitations pressantes et réitérées de sa mère, M. Jenckens céda.

Près du sofa sur lequel reposait la malade, on plaça une petite table carrée, autour de laquelle se rangèrent M. Jencken, M. Home, la mère de M. Jencken et Mme Hennings.

Or voici ce que raconte M. Jencken dans sa lettre du 15 août au rédacteur du *Human nature :* (Traduction libre, mais scrupuleusement fidèle quant au sens) :

« Peu d'instants après, on entend des *coups frappés* « dans toutes les parties du salon; puis sous la table; « dans son tiroir qui s'ouvre, sort de ses coulisses y « rentre et se referme; puis la table se meut, quitte le « sol et oscille dans l'air. Un souffle léger mais froid « caresse nos mains. Une voix de femme, plaintive, ré« sonne près de nous. Une main apparaît entre M. Home « et moi, disparaît et reparaît touchant tantôt les mains « de chacun, tantôt les genoux. La chaise de Mme Hen« nings est tirée en arrière, elle fait demi-tour, entraî« nant ainsi dans son évolution cette dame agréablement « surprise.

« D'autres phénomènes remarquables ont eu lieu; mais « le principal est celui-ci :

« Ma femme était à demi couchée sur le sofa, un châle « couvrant les jambes. D'abord nous voyons se soulever « la partie du châle qui touchait les genoux. Puis nous « entendons comme un frôlement de la robe, ou plutôt « comme si l'on agitait vivement les plis de la robe.

« Nous apercevons une main faisant des passes magné« tiques, sur le bras, sur la jambe, sur toute la partie « malade.

« Ma femme, toujours parfaitement calme, observe et « nous dit ses impressions : c'est une main qui lui masse « le genou; et en effet nous entendons le bruit d'un mas« sage. La main magnétiseuse lui occasionne une chaleur « presque douloureuse. Sa main malade est saisie, agitée « par une main douce et chaude qui frictionne et opère « tant et si bien, qu'il en est resté une marque rouge « même au poignet.

« Le traitement ne dura que huit à dix minutes après « lesquelles ma femme put faire librement usage de sa « main et du bras. L'idée lui vint d'essayer si elle pour« rait marcher. Quelle ne fut pas notre surprise de la « voir se lever sans effort marqué, et se promener « dans le salon!

« Par un heureux hasard, et vers le milieu de la « séance, M. *Jones of Enmore Parck,* qui venait nous « faire une visite d'ami, prit place au milieu de nous; et « je me félicitai d'avoir en lui un des témoins des plus « honorables.

« Depuis cette soirée du 8 août, ma femme s'est peu « à peu et parfaitement rétablie. En ce moment elle écrit « la relation complète de cette prodigieuse manifestation « suivie d'une guérison si inattendue; car elle tint à ce « que ce résultat de pneumatomagnétisme serve de point « de départ dans les études relatives au magnétisme « direct des Esprits.

« Signé : H.-D. JENCKEN. »

15 août 1867.

Sur la Pluralité des Existences.

Pour se rendre compte de la Pluralité des Existences, il n'est pas nécessaire de se livrer à des raisonnements à perte de vue, il suffit de la plus simple observation, de voir comment l'humanité se comporte sur la terre. Avez-vous connu dans l'histoire et connaissez-vous dans le présent beaucoup d'hommes qui se soient conduits selon les lois de Dieu ? Eh bien, que voulez-vous faire de cette presque universalité des hommes dont la vie a été une perpétuelle transgression de leurs devoirs ? Les mettrez-vous dans l'enfer inventé par votre justice sommaire ? L'humanité tout entière, à bien peu d'exceptions près, aura été créée pour souffrir, et pour maudire la puissance qui l'aura tirée du néant. Arrangez cela, si vous le pouvez, avec la justice de Dieu, je ne parle pas de sa bonté. C'est ici que vous avez besoin de recourir aux mystères pour cacher l'impuissance de votre raison. A quoi bon inventer des mystères pour calomnier Dieu, pour faire de l'Être souverainement juste et bon, un être inique et cruel ?

C'est cependant ce qu'il serait si, nous ayant donné la liberté de faire le mal comme le bien, et prévoyant que presque toujours nous ferions le mal de préférence, il ne nous avait permis de renouveler l'épreuve à laquelle il nous a soumis. Que diriez-vous du maître insensé qui exigerait que son élève retînt sa leçon à la première lecture, et ne lui permettrait pas de la marteler jusqu'à ce qu'il eût pu la fixer dans sa mémoire ?

Est-ce à dire que la doctrine de la Pluralité des Existences soit plus commode que celle d'une existence unique, qu'elle dispense de l'observation de la loi ou qu'elle rende la loi plus divine ? Non, les deux doctrines imposent la même loi, elles sont également sévères, seulement l'une conduit au désespoir, et l'autre montre toujours l'espérance, dont vous avez fait vous-même une vertu théologale.

La perspective de plusieurs existences sur la terre, pour ne parler que de cette planète, existences où pour une heure tolérable plutôt qu'heureuse, vous avez des années d'angoisses et de douleurs, cette perspective n'a sûrement rien de bien séduisant, rien qui porte à la souhaiter. Je ne sais si j'ai rencontré un seul homme qui, arrivé au terme de sa carrière, quelque enviable qu'elle parût, eût consenti à recommencer la vie dans les mêmes conditions.

Changeons les noms et nous tomberons d'accord. Appelons enfer, si vous le voulez, l'hypothèse d'une succession sans fin d'existences et le mot serait vrai, heureusement l'hypothèse répugne au bon sens ; appelons purgatoire ou expiation une succession limitée d'existences ou d'épreuves ; en dehors de ces existences ou expiations corporelles, reconnaissons qu'il y a des remords cuisants, des regrets terribles, des souffrances morales indicibles qui nous attendent à l'état d'Esprits, et qui souvent suffisent à l'expiation ; faisons-nous en concession de langage que la raison impose, et nous serons bien près de nous entendre, car nous sentons les uns et les autres que l'on ne peut arriver au bonheur que par la vertu, et que l'homme ne sera parfaitement heureux que lorsqu'il se sera identifié avec Dieu dont il est l'enfant.

FRANÇOIS A.

Pour copie conforme,

Le vieux Jacques.

CAUSERIE

COMMUNICATION.

Dans une des dernières soirées données dans les salons du *Progrès spiritualiste,* l'Esprit d'une personne vivante est venu se manifester pendant qu'elle dormait. Voici ce qu'elle nous a dit :

Je suis un pauvre Esprit souffrant renfermé dans un corps malade; la raison m'a abandonnée, je ne sais plus rien des choses de la terre; mon âme sommeille sans cesse; elle ne va dans le pays des rêves que lorsque mon corps est endormi. Priez pour celle qui a été favorisée de la fortune, mais que Dieu accable de sa justice. Je me retire.

C***.

3 août, 10 heures 1/2 du soir.

Un monsieur, assistant à la soirée, a fait prendre des renseignements auprès de la personne qui est venue ainsi à nous; il lui a été dit que la nuit du 3 au 4 août a été une des meilleures que la malade ait passée depuis longtemps.

YRAM.

Le Rédacteur en chef : HONORINE HUET.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie de DESTENAY.